

FIN D'ANNEE

"Paix sur la terre aux hommes
de bonne volonté."

Peut-on sans émotion l'entendre répéter chaque année, cette parole que des anges chantèrent au-dessus du berceau de l'homme-Dieu, paix ! paix ! C'est-à-dire, vie et harmonie. Car la paix, ce n'est pas l'inertie, ce n'est pas la fin des passions, l'enrayement de ce qui fait l'activité de l'être ; la paix, c'est le bonheur commun produit par le développement parfait de toutes les forces vives du corps social. L'économie de cette création est telle, que la suppression ou le ralentissement d'une seule des énergies destinées à le produire entraîne une perturbation générale ; tout comme l'arrêt d'un astre dans l'espace dérangerait la marche entière des cieux. Oh, cette solidarité qui nous unit tous, en sommes-nous assez imprégnés ; et, chacun de nous, atômes que nous sommes, savons-nous assez toute la responsabilité que nous portons dans l'harmonie, la paix, l'équilibre du monde universel. Je veux ici m'adresser aux femmes surtout, avons-nous la conscience bien nette du rôle social que nous devons jouer ; comprenons-nous assez que nous avons été associées dans un plan divin à toutes les destinées humaines, que nous devons coopérer à toutes les œuvres, sans quoi, elles resteront infécondes et stériles. De même que dans l'ordre physique, la femme est une mère, dans l'ordre moral sa vocation ne change pas, mais elle grandit : ce qu'elle ne porte pas n'arrivera jamais à maturité.

La femme canadienne est-elle à la hauteur de ses destinées ; son éducation la prépare-t-elle à collaborer à la prospérité générale ; sait-elle sortir de l'égoïsme individuel et familial pour s'occuper d'autrui ; a-t-elle ce qu'on appelle de l'esprit public ? Bien que les livres bleus qui donnent chaque année un résumé des affaires du pays, ne contiennent aucune statistique qui

puisse faire soupçonner la place que la femme occupe dans le développement de la nation, nous ne saurions douter cependant de l'influence salutaire qu'elle exerce. Les livres bleus, en effet, fournissent surtout des renseignements sur la richesse matérielle du pays, à laquelle, je l'avoue, la femme n'apporte qu'un faible appoint, suffisamment compensé d'ailleurs par les enfants dont elle le dote. Mais l'homme ne vit pas que de pain ; une nation est-elle donc un corps sans âme, et la patrie mériterait-elle d'être tant aimée, si elle n'était animée que d'une vie matérielle et grossière. L'âme nationale, cette force initiale de toute grandeur, la femme contribue puissamment à sa formation par le rayonnement qui se dégage de ses idées, comme par l'activité qu'elle déploie dans les œuvres d'éducation et de charité, ou si vous le voulez, dans les œuvres humanitaires. Je voudrais, avec les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, réfléchir un peu à ce que j'ai là sous les yeux, dans notre métropole, une fin d'année est l'heure propice aux recueils, faisons un examen de conscience.

Nous nous nuirions singulièrement les femmes quand nous parlons de nos œuvres, si nous en excluons celles des religieuses, et si nous voulions échapper aux mérites que leurs institutions font rejaillir sur tout notre sexe ; songeons que c'est à elles que nous devons la part si grande que les femmes prennent dans l'éducation de notre pays ; telle communauté, les Sœurs des SS. NN. de Jésus et Marie fournissent, par exemple, à elles seules 1.033 religieuses réparties dans 61 maisons. De ce nombre Montreal possède 6 maisons indépendantes ; je fais exclusion à dessein des 6 écoles où elles enseignent sous la conduite de la commission scolaire, ne voulant mentionner ici que des œuvres de femmes, proprement dites, c'est-à-dire dues à l'initiative féminine.

Je vous assure que beaucoup des revendications de nos concitoyennes de langue anglaise consistent tout simplement à obtenir dans la direction des écoles de filles, une part d'influence que nos religieuses exercent depuis longtemps dans les nôtres ; ainsi cette année l'innovation au High School a été de remplacer le principal, qui exerçait sa charge avec beaucoup de dignité d'ailleurs, par deux directeurs dont l'un est un homme pour les garçons, l'autre une femme pour la gente féminine. Les protestantes, ne possédant pas en effet ces corps puissamment organisés qui, chez nous, se dévouent à l'éducation, elles ne trouvent un enseignement efficace qu'en se groupant sous l'administration publique ; de là leurs efforts pour s'immiscer dans l'éducation des filles en sollicitant des positions officielles : elles ont obtenu, il y a quelques années, de faire partie des commissions scolaires dans le Nouveau-Brunswick et la Colombie Anglaise. Les religieuses, elles, jouissent de toute liberté dans la rédaction de leurs programmes d'étude et la direction de leurs maisons. Hâtons-nous d'ajouter qu'elles y déploient une intelligence, un sens bien rare des besoins de notre époque ; leur esprit semble devancer celui des femmes du monde par leurs vues progressistes. Leur vie un peu cosmopolite qui les fait voyager d'un pays à un autre, et leur fait parcourir l'Amérique en tous sens, les initiant aux réformes les plus modernes, aux procédés les plus nouveaux, aide sans doute à élargir le cadre de leurs idées. Ainsi, cette année, nos grandes maisons de Montréal ont inscrit sur leurs programmes deux études nouvelles, devançant par là toute initiative gouvernementale qui n'accepta ces matières que plus tard dans l'enseignement laïque ; je veux parler de l'enseignement théorique de la coupe et couture, puis du Droit.

Les cours de nos pensionnats comportent un enseignement assez com-